

Les odes de Salomon

Autor(en): **Gressmann, Hugo**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **1 (1913)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379912>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES ODES DE SALOMON

Les Odes de Salomon sont des hymnes d'origine gnostique. Elles sont l'œuvre d'un inconnu et ont été attribuées au roi Salomon, parce que le judaïsme a toujours considéré Salomon comme le poète le plus doué et le plus sage, pour ainsi dire comme l'incarnation du génie poétique. Ainsi c'est à son nom que se rattachent de nombreux ouvrages écrits dès le troisième siècle avant Jésus-Christ, jusqu'au deuxième de notre ère. Dans l'Ancien Testament le Cantique des cantiques, l'Ecclésiaste et les Proverbes exaltent la gloire de Salomon, comme les Psaumes celle de David. Parmi les Apocryphes de l'Ancien Testament on connaît les Psaumes de Salomon, composés sous Pompée. Or le dernier anneau de cette longue chaîne est formé par les Odes de Salomon, qui nous transportent — par delà l'Ancien Testament, les Pseudépigraphes et les Apocryphes — dans le jardin enchanté de la « gnose », où ont cru tant de fleurs exotiques ; parmi ces fleurs les Odes sont l'une des plus rares.

Mais avant d'en respirer le parfum, pénétrons d'abord dans le monde mystérieux de la gnose.

On peut considérer la gnose comme l'héritière de l'apocalyptique. Car, avant que la gnose eût conquis le monde oriental, l'apocalyptique était toute puissante, — sur un

théâtre plus restreint il est vrai. Puis l'apocalyptique et la gnose véécurent un temps côte à côte, parfois même intimement unies, jusqu'à ce que, peu à peu la gnose eût supplanté sa sœur aînée. On peut suivre ses progrès avec une grande netteté dans le Nouveau Testament. Dans les Pseudépigraphes et les Apocalypses, datant d'une époque qui précède immédiatement celle du Nouveau Testament, on ne trouve pour ainsi dire aucune trace de la gnose. Les premiers vestiges que nous rencontrons de ce nouveau courant apparaissent dans les plus anciens évangiles. C'est ainsi que le passage : « Nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut le révéler » a déjà une teinte gnostique. Mais, dans l'ensemble, les trois premiers évangiles sont encore sous l'inspiration de l'apocalyptique. Le tableau change aussitôt que nous passons à Paul. Ses épîtres, ainsi que l'on s'en convainc toujours plus depuis quelques années, sont traversées par un large courant gnostique ; et cependant, chez Paul, la gnose et l'apocalyptique occupent à peu près une place égale. A mesure que les écrits du Nouveau Testament s'éloignent des origines, la part de la gnose devient plus importante ; elle joue un rôle de premier ordre dans l'évangile de Jean, le dernier des livres du Nouveau Testament ; l'apocalyptique au contraire n'a plus laissé là que quelques rares traces. C'est dans la même atmosphère que nous transportent les Odes de Salomon, qui doivent dater de la même époque, — c'est à dire des débuts du deuxième siècle de l'ère chrétienne. Le terme de cette longue évolution d'idées se trouve dans le puissant mouvement des deuxième et troisième siècles, que l'on appelle couramment le « gnosticisme », et qui a fait courir à l'Église de si graves dangers.

Pour fixer avec précision les caractères distinctifs de la gnose, il faut la considérer dans son opposition à l'apocalyptique.

L'apocalyptique est toute entière dominée par une idée centrale, celle de la catastrophe et du jugement universels. En premier lieu se produiront les « douleurs du Messie » et

ce sera le commencement de la fin : Voici, les peuples se soulèvent et s'entretuent dans une guerre fratricide ; les monstres des premiers jours se déchainent ; les puissances de l'Enfer reprennent la haute main ; l'Antichrist paraît et il frappe les hommes d'aveuglement et de démence ; bref c'est le retour au chaos, au chaos qui précéda l'apparition du monde actuel. A l'heure de la plus grande détresse, Dieu se manifeste : soit Dieu lui-même, soit son représentant le Messie-Christ, qui lie Satan, vainc le Dragon, dompte les nations et rétablit l'ordre. Alors commence un monde nouveau et meilleur ; c'est le retour du Paradis qui ne sera plus jamais perdu. C'était là que tendait le soupir des premiers chrétiens quand ils prononçaient la prière : « Seigneur ! Que ton royaume vienne ! » Car le royaume de Dieu, qu'est-ce autre chose que l'âge d'or s'établissant avec gloire et éclat pour apaiser la soif du cœur humain, soif de bonheur et de salut. A l'entrée de l'ère nouvelle l'épée du jugement se dresse comme un gardien farouche des lieux saints. Dieu, ou bien le Messie, est assis sur son trône et juge les vivants et les ressuscités. C'est alors que les hommes et les peuples reçoivent selon leurs œuvres, bonnes ou mauvaises. Les actes des hommes sont pesés ; les croyants sont mis à droite, séparés des incrédules placés à gauche.

Les descriptions du salut final dans les écrits apocalyptiques sont très variées. Tantôt elles procèdent par traits lourds et grossiers ; tantôt elles recourent aux lignes fines et délicates. Ici le tableau est limité par les œillères du particularisme national, il ne s'étend pas au delà du judaïsme et de la descendance d'Abraham ; là l'horizon s'élargit jusqu'à embrasser l'univers tout entier et tous les peuples de la terre. Mais la pensée dominante reste toujours la même : l'aspiration de l'homme à échapper à la détresse des derniers jours et au jugement divin pour être inscrit dans le livre de la vie éternelle. Tel est le monde où vivaient les auteurs des Pseudépigraphes, des Apocryphes, Jésus lui-même et les premiers évangélistes. Les uns restaient sous

l'influence juive, d'autres subissaient davantage l'influence chrétienne; les uns se tenaient à la périphérie, les autres pénétraient plus profond; mais tous se ressemblaient par les points essentiels. Car le contenu de l'apocalyptique peut se résumer en quelques termes classiques : fin du monde, royaume de Dieu, Christ, résurrection, jugement, vie éternelle.

Toutes ces idées s'évanouissent aussitôt qu'apparaît le monde nouveau de la gnose. Sans doute l'aspiration de l'homme, son but suprême n'a pas changé. Il espère toujours la vie éternelle et la participation au royaume des cieux; le cœur humain avec ses soupirs et ses vœux n'est-il pas toujours et partout le même? Mais la manière dont on atteint ce but suprême a changé et le système d'idées qui désormais dirige les esprits s'est complètement transformé. A la place du « Christ », c'est le « Rédempteur ». On peut trouver paradoxal d'affirmer que le Christ et le Rédempteur soient deux grandeurs distinctes; mais il en est bien ainsi. Le Christ sauve l'homme de la détresse finale et du jugement au jour de l'Éternel; le Rédempteur par contre délivre l'homme de la détresse de ce monde, de l'infirmité de la chair, de la chaîne du péché et du châtement. Le premier agit dans l'avenir; le second dans le présent.

Cette première transformation d'idées en a entraîné une autre. La notion de jugement est remplacée par celle de rédemption. Dans l'un et l'autre cas, nous parlerions en langue moderne d'un mythe; mais le mythe du jugement est dominé par des représentations qui se rattachent au monde judiciaire; il comporte un acte extérieur qui se produit au jour de l'Éternel, semblable à un jugement de tribunal. Par contre la rédemption est un fait intérieur, quand bien même il est impossible de la concevoir à un point de vue purement psychologique et comme une expérience de l'âme individuelle seulement, puisqu'elle s'appuie aussi sur un mythe. Ce mythe, c'est une histoire de l'humanité et de son

rédeempteur dont les détails nous sont racontés de façon très diverse. Parfois les tableaux sont colorés, concrets, et même fantastiques, comme cela arrive le plus souvent lorsqu'il s'agit de mythes. Parfois les traits pâlisent; ils deviennent abstraits et sont fortement influencés par l'esprit philosophique, si bien que le fond concret du mythe est difficile à reconnaître. Il n'en reste pas moins que les idées fondamentales demeurent toujours les mêmes. Les voici.

A l'origine l'âme humaine fut une étincelle divine; elle est tombée du ciel dans le monde sensible pour s'y revêtir d'un corps terrestre dans lequel elle reste enfermée comme en un cachot. La flamme divine risque d'étouffer, car le monde est mauvais; il n'est pas l'œuvre du Dieu très bon et très haut; il a été créé par un être subordonné et mauvais, le « démiurge ». Dès lors l'homme, qui a sa patrie dans les célestes sphères où tout est lumière, languit dans les ténèbres, asservi aux puissances mauvaises et sans pouvoir espérer jamais se sauver lui-même. C'est alors que Dieu intervient et qu'il envoie un être céleste comme rédeempteur. Celui-ci revêt l'apparence d'un serviteur et prend l'aspect extérieur d'un homme semblable à nous. Mais en réalité ses origines remontent jusqu'à Dieu lui-même. Quand les puissances infernales se mettent à sa poursuite, elles le contraignent à descendre, lui aussi, dans le séjour des morts; mais sa mort est le commencement de la vie, car comme il est d'origine divine en un autre sens que les autres hommes, il est capable de vaincre la mort au cours même de sa descente dans l'Hadès et d'anéantir la puissance du Dragon. Dès lors les hommes ont reconquis la liberté, ils sont libres des liens de la chair et de la mort; ils échappent au péché et à la faute. Tandis que l'apocalyptique est toute pénétrée de notions morales, puisque c'est des actes des hommes qu'elle fait dépendre la récompense et la punition au jour du jugement; la gnose, elle, est inséparable de la mystique: car elle affirme qu'on peut être certain de sa rédemption dès le monde actuel, du moment où l'on fait en

soi-même les expériences que le rédempteur a faites. Le croyant gnostique a donc pour premier devoir de s'unir à son rédempteur par un élan d'enthousiasme et de reproduire dans les rites sacrés les actes de ce rédempteur. C'est pourquoi la gnose comporte des aspersions, des sacrements, de saints repas, célébrés en habits de fête; bref, tous les mystères par lesquels l'homme jouit par avance dans le monde sensible des félicités de l'au-delà, et se laisse entraîner par le vertige du ravissement en Dieu.

Si l'on envisage ainsi sous leurs formes tranchées le monde de l'apocalyptique et celui de la gnose, il suffit d'un rapide coup d'œil sur les Odes de Salomon pour se convaincre que, par leur fond même, elles appartiennent à la gnose. Car toutes les idées directrices que nous venons d'indiquer réapparaissent en elles non point seulement en passant et par quelques traits extérieurs, mais dans leur trame même. Il n'y aurait qu'une seule réserve à faire. A l'époque où sont nées les Odes, la gnose n'avait pas encore atteint sa pleine maturité. On s'en aperçoit tout d'abord aux procédés impressionnistes auxquels recourt le poète pour combiner des éléments disparates et pour allier les idées les plus diverses, — tandis que plus tard, dans les grands systèmes gnostiques, on se trouve en présence d'un tout plus fortement pensé et plus harmonieusement achevé —; puis à un autre trait encore qui distingue nettement les Odes de la gnose ultérieure. L'auteur, en effet, d'accord sur ce point avec les théories apocalyptiques, affirme l'excellence du monde créé, tandis que les gnostiques le déclarent mauvais et corrompu. C'est ainsi qu'on trouve parmi les Odes un hymne au Dieu tout-puissant, créateur de ce monde; alors que, dans la gnose ultérieure, le monde est l'œuvre d'un démiurge méchant ou doit son origine à une chute qui l'a séparé du Dieu suprême.

Une deuxième idée est intimement unie à celle-là. Ce monde étant bon, il retournera finalement à Dieu. Aussi

l'auteur des Odes accepte-t-il encore l'eschatologie, qui ne jouera plus aucun rôle dans la gnose pure. On peut ainsi fixer la date des Odes à cette époque de transition, au cours de laquelle l'apocalyptique n'avait pas encore été entièrement écartée par la gnose, c'est à dire à la première moitié du deuxième siècle de l'ère chrétienne. D'autres considérations nous permettent de confirmer la date à laquelle nous venons de nous arrêter. Il faut noter en effet que les Odes ont été considérées pendant un certain temps comme un livre canonique, alors que l'Eglise n'avait pas encore reconnu les dangers de la gnose et ne l'avait pas condamnée comme une hérésie. Au troisième siècle encore, dans l'ouvrage copte de la Pistis Sophia qui date de cette époque, les Odes sont citées comme un livre sacré. Une allusion de Lactance établit qu'on les lisait dans l'Eglise latine. Quand la grande Eglise ne voulut plus entendre parler des Odes, on cessa de copier le texte grec primitif, qui se perdit, tandis que les Syriens et les Coptes, auxquels n'était point parvenue la nouvelle du procès en hérésie, s'édifièrent longtemps encore de la beauté de ces Odes dont la saveur originale est souvent atténuée par la traduction.

Pour bien comprendre les Odes, il faut en outre considérer que la gnose est l'une des manifestations du syncrétisme. On appelle syncrétisme le mélange de diverses religions, tel qu'il s'est produit à toutes les grandes époques de l'histoire, mais très particulièrement au moment où le génie d'Alexandre le Grand, ayant abattu les barrières qui séparaient les peuples de l'Orient les uns des autres, pénétra l'Asie occidentale de culture grecque. Les vieilles religions et les anciens dieux perdent leur empreinte nationale ; les religions et les dieux se rapprochent jusqu'à se confondre. Si d'un côté on constate une floraison de croyances populaires, d'autre part la philosophie grecque pénètre tout. On voit ainsi naître un grand nombre de systèmes qui sans doute se ressemblent dans leurs grandes lignes, mais qui sont bien différents dans le détail. Dans cet

amalgame les représentations bizarres des religions primitives et les survivances des religions nationales viennent se fondre avec les exigences sublimes du monothéisme et les plus vastes pensées de la spéculation grecque. Le dosage de ces divers éléments n'est point toujours identique; il dépend du goût et des préférences individuelles. C'est pourquoi le trait caractéristique du syncrétisme, c'est qu'il n'est jamais limité exclusivement à son lieu d'origine, mais qu'il se répand partout avec une extrême rapidité et qu'il est toujours susceptible d'absorber des éléments nouveaux.

Or le christianisme du deuxième siècle s'est trouvé entraîné dans ce mouvement; il y aurait péri si la grande Eglise n'avait pas reconnu à temps le danger qui la menaçait et ne l'avait écarté. On appelle couramment «gnose» les prolongements du syncrétisme sur le terrain chrétien. La connaissance à laquelle la gnose fait allusion (*gnôsis* signifie en grec : connaissance) a un caractère essentiellement religieux; c'est la science des mystères divins, car les mystères sont étroitement unis à la gnose.

Le pays d'origine de la gnose est encore inconnu aujourd'hui. Mais, de son point de départ quel qu'il soit, elle a rapidement conquis le monde. Il y a une gnose égyptienne. Nous la rencontrons dans les mystères d'Isis, dans les papyrus magiques et dans la collection des écrits hermétiques qui se rattachent au nom d'Hermès Trismegistos. L'Asie Mineure eut les mystères d'Attis. C'est dans la Syrie du nord que Paul fit connaissance de la gnose et c'est là aussi que sont nées les Odes de Salomon, ou du moins c'est là qu'elles ont été traduites. Il faut ajouter encore, dans cette énumération, les mystères de Mithra qui, un peu plus tard, firent une si grande concurrence au christianisme et qui faillirent le submerger; puis le manichéisme, la religion de Mani, qui s'est propagée surtout en Perse; enfin la religion mandéenne, qui compte encore aujourd'hui quelques adhérents dans le sud de la Babylonie. Les Odes de Salomon ne peuvent être nées

qu'en Syrie ou en Egypte. Plus d'un détail semble nous transporter en Egypte ; les Odes auraient alors passé de ce pays en Syrie, ce qui ne ferait point de difficulté puisque nous savons que les deux grandes écoles de l'époque, Alexandrie et Antioche étaient en relations constantes.

Nous pouvons affirmer avec une quasi certitude que l'auteur des Odes est un Juif, ou plus exactement encore un Juif chrétien. On ne comprendrait pas sans cela qu'il se fût dissimulé sous le pseudonyme du roi Salomon. Bien que la langue dont il s'est servi soit le grec, son esprit est celui d'un Hébreu. On retrouve dans les Odes le parallélisme hébreu qui exprime la même pensée en deux vers qui se répondent ou s'opposent, et qui ne connaît d'autre rythme que celui de l'accent. L'auteur possède son Ancien Testament, auquel il fait de fréquentes allusions, comme seul un Juif pouvait le faire ; enfin il utilise le type courant des psaumes de l'Ancien Testament : l'hymne et la prière de reconnaissance. On ne peut dire où ce chrétien juif a vécu ; mais on sent qu'il n'était pas éloigné d'un des centres de la civilisation antique, car il est tout pénétré de son esprit et participe étroitement à la vie intellectuelle de son temps ; c'est un homme fort cultivé qui n'ignore point la philosophie grecque.

Si l'on veut être tout à fait précis, il faut dire que la tendance qui s'exprime dans les Odes de Salomon, c'est la gnose judéo-chrétienne. Comme nous la connaissions jusqu'ici fort mal, le document qui nous la révèle aujourd'hui nous est d'autant plus précieux, indépendamment de sa valeur intrinsèque. Avant cette découverte nous en étions réduits, pour connaître ce courant de pensée, à quelques citations occasionnelles et à la polémique des écrivains ecclésiastiques qui certainement n'ont pas tout compris et ont déformé plus d'une idée. Dans les Odes, nous entendons pour la première fois un gnostique parler sa propre langue, sans que les clairs rayons de sa poésie viennent se briser sur le prisme d'un adversaire. Comme il s'agit ici de la

gnose judéo-chrétienne, il est aisé de comprendre l'attachement des Odes aux grandes idées de l'apocalyptique, l'idée du Dieu bon, Créateur et la croyance eschatologique. Il est seulement étonnant de constater combien peu le monothéisme du poète l'a empêché de consteller son œuvre de perles empruntées à des mythes et à des contes étrangers. Sans doute il n'adore qu'un seul Dieu; mais à côté de lui il fait place à un grand nombre de bons et de mauvais esprits. Ceux-ci sont parfois des êtres abstraits, des hypostases, des personnifications de la Vérité, de la Vie éternelle, de la Sagesse, qui sont plutôt des images poétiques que des figures mythologiques. Parfois ce sont des êtres concrets comme le malin et sa fiancée : le couple des éons infernaux qu'il oppose au couple céleste; au malin il oppose la vierge pure qui juge les hommes. Ces figures sont d'origine polythéiste et c'est ainsi que le judaïsme, le paganisme et le christianisme convergent dans la gnose des Odes de Salomon. Les couleurs que le peintre emprunte tantôt ici, tantôt là, mettent une claire note de joie dans des tableaux dont la grâce n'est point encore pâlie. Les plus éclatantes sont empruntées au judaïsme et au paganisme, tandis que le christianisme ne fournit au tableau qu'un vernis transparent.

Jamais le poète ne se lasse de célébrer en des images toujours nouvelles l'inspiration qui le pousse à chanter: (1)

Comme le *ton* se promène sur la cithare,

Et les cordes parlent,

Ainsi parle en mes membres l'esprit du Seigneur ;

Et je parle *en* son amour.

(VI, 1-2)

(1) Les citations qui vont suivre sont empruntées à la traduction française des Odes de Salomon publiée par MM. J. LABOURT et P. BATIFFOL (Paris, Gabalda, 1911. Un vol. in 8° de VIII, 123 p.). Toutes les fois que la traduction allemande de M. Gressmann se sépare de celle des savants français, on l'a marqué par des italiques. Pour la coupure des vers et des strophes on a suivi les indications de M. Gressmann. (*Note des traducteurs de cet article.*)

Et plus loin :

Comme l'œuvre du paysan [est de tirer] la charrue,
 Et l'œuvre du pilote [de manœuvrer] le mât,
 Ainsi mon œuvre est le chant du Seigneur dans ses louanges,
 Mon industrie et ma tâche [consistent] dans ses louan-
 Car son amour a nourri mon *cœur*, [ges,
 Qui a poussé ses fruits jusqu'à mes lèvres. (xvi, 1-3)

Ailleurs il emprunte aux contes le motif de l'eau qui parle : de même qu'il y a des arbres qui chantent et des bêtes qui raisonnent, de même on trouve de l'eau qui parle. Puis insensiblement le poète passe à un motif analogue, à l'image de l'eau de la vie, qui procure l'immortalité :

Une eau parlante s'est approchée de mes lèvres,
 [Venant] de la source du Seigneur libéralement.
 Et j'ai bu, et j'ai été enivré de l'immortalité.
Cependant mon ivresse ne devint pas perte de la rai-
 Mais j'abandonnai *la* vanité. (xi, 6-8) [son,

Toute l'ode XL est consacrée à chanter le feu sacré qui anime le poète :

Comme le miel découle du rayon des abeilles,
 Comme le lait coule de la femme qui aime ses enfants,
 Ainsi également mon *enthousiasme est pour* toi, mon Dieu.

Comme la source fait jaillir ses eaux,
 Ainsi mon cœur fait jaillir la louange du Seigneur,
 Et mes lèvres émettent pour lui une louange,
 Et *ses cantiques sont doux à ma langue*.
Mes membres s'engraissent par la force de ses odes,
 Mon visage exulte dans sa joie,
 Et mon esprit exulte dans son amour,
 En lui mon âme rayonne.

En lui *le croyant a confiance* ;
 En lui le salut est assuré ;
 Son héritage est la vie immortelle, [Alléluia !
 Et ceux qui *le* reçoivent sont sans corruption. —

Et comme il a chanté lui-même l'âme rayonnante et le visage transfiguré, il invite aussi les autres à chanter

La grâce du Seigneur Très-Haut.

Qu'ils offrent leurs cantiques ;

Que leur cœur *soit* comme le jour,

Et comme la grandeur de la beauté du Seigneur leur
Et qu'il n'y ait *nul être vivant* ignorant ou muet, [âme.

Car il a donné une bouche à ses créatures,

Pour ouvrir la voix *et* la bouche *devant* lui,

Afin de le louer.

(VII, 25-28)

L'hymne qu'il entonne à la louange du Dieu Créateur, dans la deuxième moitié de l'Ode XVI, rappelle d'une manière frappante la poésie juive :

C'est lui qui a dilaté la terre,

Et fait résider l'eau dans la mer ;

Il a étendu les cieux,

Et fixé les étoiles ;

Il a ordonné la création et l'a exécutée,

Puis il s'est reposé de ses œuvres.

Les créatures courent suivant leur course,

Et font leur œuvre ;

Elles ne connaissent pas l'arrêt, ni l'oisiveté,

Ses armées obéissent à sa parole.

Le trésor de la lumière, c'est le soleil ;

Le trésor des ténèbres, c'est la nuit ;

Il a fait le soleil pour le jour, en sorte qu'il fût lumineux,

La nuit amène ensuite l'ombre sur la face de la terre.

L'alternance de l'un et de l'autre

Prêche la beauté de Dieu.

Il n'y a rien en-dehors du Seigneur ;

Car il était avant que rien ne fût.

Et les mondes ont existé par sa parole,

Et par le dessein de son cœur.

Gloire et honneur à son nom. Alléluia !

Cet hymne trouverait très bien sa place dans l'Ancien Testament. Il en va de même du cantique de reconnaissance (ode XXIX) où l'on croirait entendre un de nos psaumes. Le poète parle d'un grave danger qui a mis sa vie en grand péril ; déjà il se croyait descendu dans les profondeurs de l'enfer, comme si la mort l'avait englouti ; mais Dieu l'a sauvé par sa grâce et l'a transporté des ténèbres à la lumière. Il s'est révélé à lui et lui a présenté le signe du Seigneur, (peut-être le signe de la croix), qu'il a vu en songe. Le danger dans lequel il s'est trouvé apparaît plus nettement. Un ennemi est venu à sa rencontre ; mais Dieu l'a jeté à terre. Un combat s'est engagé, mais Dieu a donné la victoire au psalmiste et lui a conféré le sceptre de la puissance. Ce combat, c'est un combat religieux et les armes qu'on a croisées sont des armes spirituelles. Car, depuis que Dieu lui a prêté main forte, le poète a conscience d'être le maître non pas des nations, mais des pensées des peuples. Il est en outre missionnaire et sa propagande l'a mis dans une situation dangereuse. L'Ancien Testament connaît aussi ces situations périlleuses : c'est Moïse en face des magiciens d'Egypte ; c'est Elie en présence des prêtres de Baal ; puis, aux origines du christianisme, c'est Paul et Elymas ; c'est Pierre et Simon le magicien.

Voici ce psaume :

Le Seigneur est mon espoir,
 Je ne serai pas confondu de son fait,
 Car il m'a traité selon sa majesté ;
 Selon sa bonté ainsi m'a-t-il pareillement gratifié ;
 Selon sa miséricorde il m'a exalté,
 Selon la grandeur de sa bonté il m'a élevé.

Il m'a fait remonter des profondeurs du *séjour des morts*,
 Et de la bouche de la mort il m'a arraché.
 Il a humilié mes ennemis,
 Et m'a justifié par sa grâce.

Car j'ai cru à l'oïnt du Seigneur,
 Et il m'est apparu que c'est lui le Seigneur.
 Il m'a montré son signe,
 Et m'a conduit dans sa lumière ;
 Et il m'a donné le sceptre de sa puissance.

Pour que je soumette les pensées des nations,
 Pour humilier la vigueur des forts,
 Pour faire la guerre par sa parole,
 Et remporter la victoire par sa force.
 Le Seigneur par sa parole a jeté à terre mon ennemi,
 Et il devint comme la paille qu'emporte le vent.

J'ai rendu gloire au Très-Haut
 Parce qu'il a magnifié son serviteur,
 Et le fils de sa servante. Alléluia !

A côté des deux genres lyriques de l'hymne et du cantique de reconnaissance, que l'auteur a hérités de son passé juif, nous avons déjà rencontré les idées de l'eschatologie, cette fille juive de l'apocalyptique. Le poète lui a fait une place dans l'ode XXIII, mais en la revêtant d'une forme qui n'est pas d'origine juive. Il a eu recours à un motif que nous connaissons par bien des contes et des mythes, le motif de la lettre céleste, qui joue aujourd'hui encore un rôle dans les croyances populaires. Inspiré par sa brillante imagination, le poète raconte qu'une lettre descend des cieux. Tous ceux qui la voient cherchent à s'en saisir. Mais le sceau qui la ferme les fait hésiter. Aussi se contentent-ils de courir à la poursuite de la lettre, afin de voir à qui elle est destinée. Mais voici que soudain se lève un tourbillon de vent ; il s'empare de la lettre et l'entraîne à travers le monde. Il brise toutes les résistances, il franchit les rivières et les forêts, jusqu'à ce qu'il la dépose avec solennité aux pieds du malin. Satan s'apprête déjà à rompre le sceau, mais voici qu'il est devancé par le Fils véritable, qui vient du Père, du Très-Haut. La lettre est ainsi ravie au fils im-

posteur, au malin. — C'est là un motif très répandu, celui du vol d'un symbole caractéristique à quelque être supranaturel. C'est ainsi que le dieu suprême babylonien se voit dépouillé des tables du sort, le dieu Thor de son marteau et les princesses enchantées de leurs vêtements de cygne. — La conclusion du psaume explique ce que signifie la lettre. Celui qui possède cette lettre est le maître du monde ; la lettre est en une certaine mesure le diplôme de général conféré au représentant de Dieu. Le sens de l'ode est donc celui-ci : A l'heure actuelle c'est Satan qui règne ; il s'est indûment approprié l'empire du monde ; mais avant qu'il ait pu s'assurer de sa victoire, le Fils révélé du Père est apparu ; il a saisi les rênes du gouvernement du monde et a réduit à néant les plans de l'apostat.

Voici le texte du psaume (nous supprimons l'introduction qui parle du bonheur du prédestiné) :

Sa pensée fut comme une lettre,
 Sa volonté descendit *de la hauteur* ;
 Elle fut envoyée comme une flèche,
 Tirée d'un arc avec force.
 Beaucoup de mains se sont précipitées vers la lettre,
 Pour la ravir, la prendre et la lire ;
 Mais elle s'échappa de leurs doigts,
 Et ils eurent peur d'elle et du sceau qui était sur elle,
 Parce qu'ils n'avaient pas le pouvoir de briser son sceau,
 Car la force qui résidait en ce sceau était plus puissante
 [qu'eux.
 Or ils coururent après la lettre, ceux qui l'avaient vue,
 Pour savoir où elle demeurerait
 Et qui la lirait et qui l'entendrait.

Or, une *tempête* la reçut et vint sur elle,
 Ainsi avec elle était le signe de royauté et de *gouverne-*
 Tout ce qui *faisait obstacle à la tempête*, [ment ;
 Elle le fauchait et le coupait ;

Elle lia en javelles une multitude d'adversaires,
 Puis elle combla des fleuves et passa ;
 Déracinant de nombreuses forêts,
 Elle traça une large route.
Elle vint s'arrêter lentement auprès du malin,
 Parce que jusqu'au *malin* courut la *tempête*.

Ce qui arriva était une lettre et un commandement ;
Exigeant que fussent réunis en un seul endroit tous
 [les *peuples* ;
Alors, le précédant, apparut la tête qui fut dévoilée,
 Le Fils véritable [issu] du Père Très-Haut :
 Il hérita de l'univers et le reçut.
Mais le plan de beaucoup fut réduit à néant.
 Car tous les apostats se révoltèrent et s'enfuirent,
 Et ils périrent, ceux qui persécutaient, et *s'éteignirent*.

Or la lettre était une grande tablette,
 Ecrite par le doigt de Dieu entièrement,
 Et le nom du Père était sur elle,
 Avec celui du Fils et de l'esprit saint,
 Pour régner dans les siècles des siècles. — Alléluia !

Cette ode offre un exemple très frappant du mélange des idées juives, païennes et chrétiennes.

L'influence juive se trahit non seulement par l'inspiration eschatologique de l'ode, mais aussi par l'allusion aux tables de la loi, écrites du doigt de Dieu. La lettre du ciel et son rapt sont un mythe païen. Enfin la formule de la Trinité : Père, Fils et Saint-Esprit est la formule chrétienne.

Quittons ici les souvenirs du passé juif du poète pour étudier de plus près les idées nouvelles — ce christianisme teinté de gnosticisme — que l'auteur trouvait autour de lui et qu'il s'est appropriées. C'est un missionnaire, nous l'avons dit, pénétré de la sublimité de sa tâche ; tous les peuples sont devant lui, il est roi, il élève sur eux le sceptre du pouvoir.

L'ode xxxiii est un vrai discours missionnaire sous forme poétique. Le début utilise en le spiritualisant un thème mythologique. La grâce de Dieu, personnifiée, est plus d'une fois descendue du ciel ici-bas pour anéantir le malin. Une fois encore elle accourt afin d'achever l'œuvre d'anéantissement. Le malin monte alors sur une montagne, la plus élevée du monde, et appelle les hommes à lui. Beaucoup écoutent sa voix, car ils ignorent qu'il est le « méchant », le Satan. C'est alors qu'apparaît la « Vierge parfaite », celle qui juge les hommes, une figure mythologique dont nous ne pouvons pas encore déterminer exactement l'origine. Elle joue ici le rôle du Christ, et prononce un discours missionnaire, dont les idées se retrouvent fréquemment à cette époque, par exemple dans le discours de Paul à Athènes, dans la prédication de Pierre et dans le sermon de Barnabas. Ces idées se ramènent à un schéma assez simple dont voici les pensées maîtresses. Proclamation de la gnose : vous êtes sur la voie de l'erreur, je vais vous enseigner la « gnose », la connaissance véritable. (Lorsque le discours s'adresse à des païens, on trouve à cette place une polémique contre les idoles. Elle manque ici, parce que l'auteur s'adresse à des Juifs qui repoussent le culte des images.) Après quoi vient un appel à la repentance et enfin la description du but auquel il faut tendre, l'éternelle félicité. Voici le discours de la « Vierge parfaite » :

Enfants des hommes, convertissez-vous,
 Et vous, leurs filles, venez !
 Abandonnez les voies de cette perdition,
 Et approchez-vous de moi !
 Et j'entrerai parmi vous
 Et je vous ferai sortir de la perdition.
 Et je vous rendrai sages dans les voies de la vérité.
Afin que vous ne soyez pas détruits et ne périssiez pas !
 Écoutez-moi et soyez sauvés !
 Car j'annonce parmi vous la grâce de Dieu. [heureux.
 Par mes soins vous serez sauvés et vous deviendrez bien-

Votre juge c'est moi.
 Ceux qui me revêtent ne seront pas maltraités,
 Mais ils possèdent le monde nouveau, l'immortel.
 Mes élus *marchez* en moi !
 Et je ferai connaître mes voies à ceux qui me cherchent,
 Et je leur donnerai confiance en mon nom. — Alléluia !

Souvent le poète chante les expériences enthousiastes de sa foi nouvelle. Quand l'extase l'a saisi, il s'est senti transporté dans le ciel, comme s'il se présentait devant le trône du Tout-Puissant. Une autre fois, il raconte ce qu'il a éprouvé dans l'ascension de son âme vers le ciel ; au cours de son voyage, il a aperçu le séducteur et la séduction ; le couple infernal était prêt à célébrer ses noces.

Je suis monté *dans* la lumière *comme sur la voiture de la*
 La vérité m'a conduit et m'a porté. [vérité,
Elle m'a fait passer les précipices et les crevasses,
 Et m'a sauvé des rochers et des ravins.
 Elle me devint un port de salut
 Et me plaça sur les bras de la vie immortelle.

Elle marcha à mes côtés *et me coucha*
 Et ne me laissa pas errer, parcequ'elle est la vérité.
 Je n'encourus pas de péril, parce qu'elle marchait à mes côtés,
 Je n'errai aucunement parce que je lui obéissais.
 Car l'erreur fuyait loin d'elle et *ne la rencontrait pas*.
 Or la vérité marcha dans la voie droite.
 Et tout ce que je ne connaissais pas, elle me le montra,
 Tous les poisons de l'erreur et les supplices *de la mort*,
Qui passent pour ce qu'il y a de plus affreux,
Elle me montra le plus corrompu de la corruption.
 J'ai vu, *comment* se parait la fiancée corrompue
 Et le *fiancé* corrupteur et corrompu.
 Et j'ai demandé à la vérité : « Qui sont ceux-ci ? »
 Et elle me dit : « C'est le séducteur et la séduction.
 Ils ressemblent à l'amant et à sa fiancée,
Mais ils induisent le monde en erreur et le corrompent.

Ils invitent beaucoup de gens *à la noce*
 Et leur donnent à boire leur vin enivrant,
 En sorte qu'ils vomissent leur sagesse et leur conscience
 Ils leur font perdre la raison, puis les abandonnent.
 Or ceux-ci courent ici et là, enragés et nuisibles, [pas. »
 Car ils n'ont pas de cœur, et ils n'en cherchent même

J'étais averti, aussi ne tombé-je pas entre les mains du
 [séducteur ;
 Et je me réjouis pour mon âme, parce que la vérité
 [était venue avec moi.

(XXXVIII, 1-15)

Parfois le ravissement de l'âme du poète atteint à un tel diapason, qu'il s'identifie complètement avec le Christ. Ce qu'il raconte de lui à la première personne, ce sont les expériences du rédempteur ; et c'est sa descente aux Enfers, qu'il décrit avec prédilection.

Prenons comme exemple l'ode XLII.

Le Christ jette un regard sur la vie terrestre : Beaucoup m'ont connu selon la chair, mais cela ne leur a servi de rien. Car la seule chose qui importe c'est qu'on reconnaisse en moi le rédempteur, et qu'on m'aime comme tel. Le Christ en vient ensuite à décrire l'union du ressuscité et des croyants sous l'image mystique de la chambre nuptiale, une image assez fréquente dans les odes. Nous savons que les mystères antiques connaissaient un sacrement de la demeure nuptiale, pour célébrer l'union de Dieu et de l'homme dans l'amour divin. Le poète dit ensuite la mort du Christ : il semblait perdu ; mais ce n'était qu'une apparence. Quand l'Enfer le vit, il défaillit. Le Dragon engloutit le Christ, mais il ne peut le garder, car il est en lui comme fiel et vinaigre. La mort se précipite alors dans l'abîme infernal, tandis que le Christ délivre les prisonniers pour en faire le peuple libre de ses fidèles. Il les marque du sceau de son nom, afin qu'ils soient à jamais affranchis des liens de la mort. Sceller

de son nom était aussi un acte sacré, qui figurait dans les mystères gnostiques.

Voici cette ode :

J'ai été sans utilité pour ceux *qui me connaissaient*
Et j'ai été caché à ceux qui ne m'ont pas saisi.
 Mais je suis auprès de ceux qui m'aiment.
 Ils sont morts, tous mes persécuteurs,
Mais ils me cherchent, ceux qui espèrent en moi.
 Car je suis vivant, *et* je suis ressuscité,
 Et je suis avec eux et je parle par leur bouche.
 Or ils ont méprisé ceux qui les persécutaient,
 Car j'ai jeté sur eux le joug de mon amour.

Comme le bras du fiancé sur sa fiancée,
 Ainsi est mon joug sur ceux qui me connaissent.
 Comme la tente de fiançailles qui est étendue chez le fiancé,
 Ainsi est mon amour sur ceux qui croient en moi.

Je n'ai pas été réprouvé, quand même j'ai semblé l'être ;
 Je n'ai pas péri, bien qu'il m'aient condamné.
L'enfer m'a vu et a été vaincu,
 La mort m'a *vomi* et beaucoup avec moi.

J'ai été pour *lui* (le malin, la mort) fiel et vinaigre ;
Il est descendu avec elle, autant qu'il y avait en lui
 Les pieds et la tête *se détendirent* [(l'enfer) de profondeur.
 Parcequ'*il* n'a pas pu supporter mon visage.

J'ai tenu une assemblée de vivants parmi ses morts
 Et je leur ai parlé avec des lèvres vivantes,
 En sorte que ma parole ne fût pas vaine,
 Ils ont couru vers moi ceux qui étaient morts, ils ont
 [crié et dit :

Aie pitié de nous, Fils de Dieu !
 Et agis avec nous selon ta grâce !

Fais-nous sortir des liens des ténèbres,
 Et ouvre-nous la porte, pour que par elle nous sor-
 [tions vers toi.
 Car nous voyons que la mort ne s'est pas approchée de toi.
 Soyons sauvés, nous aussi avec toi, parce que tu es
 [notre Sauveur.

Pour moi, j'entendis leur voix
Et je pris à cœur leur foi,
 Et je traçai mon nom sur leur tête,
 C'est pourquoi ils sont libres et m'appartiennent.

L'ode xxviii raconte aussi les expériences du Christ, c'est la seule qui renferme des échos directs de passages du Nouveau Testament. On y rencontre une allusion à l'évangile de Luc (1, 41) : « Et dès qu'Elisabeth eut entendu la salutation de Marie, l'enfant qu'elle portait tressaillit », et à l'épître aux Romains (viii, 35) : « Qui nous séparera de l'amour du Christ ? Sera-ce la tribulation ? ou l'angoisse ? ou la persécution ? ou la faim ? ou le dénûment ? ou les périls ? ou le glaive ? » Mais ce n'est pas au Jésus historique que l'auteur s'intéresse, c'est au Christ transcendant, la première des créatures de Dieu, préparée « avant que n'arrivât la perdition ». Avant que Satan « le séducteur » n'existât, le Christ était déjà caché sous les ailes protectrices de Dieu, une image courante dans la poésie de l'Ancien Testament. L'immortalité, conçue comme un être féminin, peut-être même comme l'épouse de Dieu, a embrassé le Christ et par son baiser lui a conféré la vie éternelle. Mais lorsque le Christ apparut sur la terre et qu'il eut été entouré par Satan, son persécuteur et par sa meute, comme autant de chiens enragés, l'étonnement remplit tous ceux qui le virent. Car il était invulnérable aux attaques de la mort et tint l'eau dans sa main droite. Cette eau, c'était l'eau de la vie, qu'il apportait du ciel sur la terre pour conférer la vie éternelle aux créatures perdues et damnées ; il avait à veiller sur cette eau précieuse, afin qu'elle parvint bien aux hommes

auxquels elle était destinée. C'est en vain que ses ennemis tentent de le mettre à mort ; ils n'y réussissent pas, car le Christ est plus ancien que le Satan, qui a vu le jour après Lui. Le Christ, la rédemption et la vie éternelle, tel est le plan de Dieu et non pas le Satan, la mort et la perdition.

... La pensée du Très-Haut ne peut être prévenue,
Et son cœur est plus grand que toute sagesse.

Citons pour finir une ode dans laquelle l'imagination du poète se donne libre carrière, et qui, bien comprise, attire par son étrange beauté. Une croyance très répandue voulait que le pays des bienheureux fût entouré d'une mer immense ; seuls des héros des premiers jours et de rares favorisés du sort réussissent parfois à la traverser. Car ces eaux sont les eaux de la mort, et leur contact est mortel. Après la mort l'âme doit franchir ces eaux pour gagner l'au-delà ; l'idée courante était qu'un bateau ou un pont rendait le passage possible. Dans l'ode xxxix le poète a mis en œuvre ce motif. Il décrit les eaux de la mort comme les redoutables armées de Dieu, qui suppriment violemment quiconque les brave. Les croyants seuls parviennent sûrement sur l'autre rive, car ils suivent le Seigneur qui, le premier, a franchi ces eaux. Jadis il a marché sur la mer, mais ses traces ne sont point disparues, elles subsistent aujourd'hui encore comme de solides pilotis en formant un pont merveilleux. Cela rappelle la légende de saint Hyacinthe de Cracovie, qui ayant traversé un fleuve y laissa l'empreinte de ses pas, si bien que par un temps calme on peut encore la distinguer. Le croyant fidèle du Christ n'a qu'à suivre ces traces pour passer les eaux de la mort ; le nom du Christ lui sert de talisman : qui ne le possède pas se noie infailliblement. On comprend mieux encore l'intérêt que le poète attache à ces idées, quand on se rappelle que, dans son voyage après la mort, l'âme n'arrive au ciel qu'après avoir couru plus d'un danger. Des dragons sont postés le long de la route et ne la laissent échapper que contraints par la vertu magique du nom du Christ.

De puissants cours d'eau sont l'armée du Seigneur,
 Ils écrasent tête baissée ceux qui le méprisent,
 Embrouillent leurs démarches et détruisent leurs passages,
 Abiment leurs corps et perdent leurs âmes. [l'éclair;
 Car ils (les torrents) sont plus rapides et plus agiles que
 Mais ceux qui les traversent par la foi ne sont pas ébranlés;
 Ceux qui y marchent sans tache ne seront pas troublés,
 Car sur les eaux se trouve l'empreinte du Seigneur,
 Et l'empreinte sert de route à ceux
 Qui traversent au nom du Seigneur.

Revêtez donc le nom du Très-Haut et connaissez-le,
 Et vous traverserez sans péril,
 Car les torrents vous seront soumis.
 Le Seigneur y a fait un pont par sa parole,
 Il a marché et il les a traversés à pied.
 Ses traces sont fermes *et ineffaçables* sur l'eau
 Elles sont comme du bois qui est solidement fixé.

Et d'ici et de là s'élèvent les vagues;
 Mais les traces de Notre-Seigneur Christ sont fermes,
 Et elles ne sont pas effacées ni détruites.
 Le chemin a été frayé pour ceux qui passent après lui;
 Pour ceux qui parfont le chemin de sa foi
 Et adorent son nom. — Alléluia !

* * *

L'Eglise a condamné les Odes de Salomon parce qu'elles froissaient son sentiment et qu'elles étaient en désaccord avec les idées chrétiennes de la masse. Cet exclusivisme se comprend si l'on tient compte des circonstances : la gnose, en effet, risquait de compromettre le christianisme tel qu'il résultait de l'histoire pour le dissoudre en une mythologie syncrétiste. Notre attitude à nous ne sera pas celle de l'Eglise antique. Car l'homme moderne est tout particulièrement préparé à comprendre la variété presque déconcertante de cette poésie orientale et à subir le charme de son étrange beauté.

HUGO GRESSMANN.